

ayant soin de se munir de deux ou trois brides chacun, afin qu'on nous n'ayons pas, comme la dernière fois, à nous servir de cordes d'écorces qui déchirent la bouche des chevaux. Nous nous rendrons jusqu'au moulin qui est à Spring Creek. La distance qui sépare le moulin de la ferme de Hasfield n'est pas considérable, et nous trouverons à notre gauche un sentier qui aboutit droit aux écuries attenantes à la ferme. Hasfield possède environ vingt-sept chevaux y compris les poulains et les étalons. Nous ne toucherons pas à ceux qui sont dans les écuries ; il découvrirait le vol dès le lendemain et se mettrait à notre poursuite. Mais les autres chevaux sont libres, et les gens de la ferme ne font pas très grande attention à eux, je me suis déjà rendu à cet endroit pour m'assurer du fait.

—Tout cela est bel et bon,—dit Cotton d'un ton de mécontentement.—Mais il faut savoir qui prendra part à l'opération. Nous avons, la dernière fois, couru tous les risques ; et il me paraît juste qu'aujourd'hui ce soit le tour des deux autres.

—D'autant,—ajouta Weston,—que vous connaissez très bien le pays et que vous seul pouvez nous empêcher de nous perdre.

—Peut-être avez-vous raison,—répliqua Rowson. Du reste je ferai ce qui vous convient. Je mets seulement pour condition que je n'irai pas au-delà du banc de sable qui sépare les eaux du Mamell de celles de Fourche-la-Fève. Nous nous donnerons rendez-vous là, et il sera facile aux deux autres de conduire les chevaux jusqu'à destination.

—Alors,—reprit Cotton,—il sera préférable que Johnson et vous accomplissiez la première partie de l'opération, Weston et moi ferons le reste.

—Un moment,—fit Johnson,—il m'est impossible de passer sur le territoire de ce maudit Hasfield. Vous n'ignorez pas que nous nous sommes querellés, lui et moi, il y a quinze jours. Je lui dois un tour de ma façon et je ne veux pas lui payer ma dette sur son terrain ; car en agissant ainsi, je pourrais m'attirer quelque désagrément en justice. Voyons ! tirons au sort à qui ira. A la courte-paille...

—A la courte-paille ! quelle folie !—s'écria Cotton.—M'est avis que l'on peut faire mieux. Partons demain tous les quatre... ou plutôt tous les trois, puisque Rowson a spontanément offert ses services. Nous chasserons toute la journée, et celui qui aura pris le moins de gibier sera chargé de la corvée.

Tous firent un signe d'assentiment.

—Très bien,—fit Johnson,—la chance décidera auquel d'entre nous doit échoir le rôle le plus dangereux. Demain matin, dès qu'il fera jour la chasse commencera.

—Il est temps de nous séparer, dit Rowson en mettant les mains dans ses poches.

—Un moment ! J'ai encore un mot à dire, s'écria Cotton,—que ferons-nous si les régulateurs nous poursuivent et découvrent notre trace ?

—Bah, fit Rowson. J'ai vécu assez longtemps dans les bois pour savoir comment on fait pour mettre hors la voie quelques chiens aboyants. Le mieux sera de nous attendre auprès du lac de Hoswell. J'ai découvert un excellent moyen d'échapper toute poursuite et de nous mettre hors de danger. Il s'agit d'amener nos amis sur une fausse piste et pour cela il faut attendre le fleuve. Dès que je saurai celui qui doit m'accompagner, nous conviendrons ensemble de nos faits et gestes ; les autres iront nous attendre à l'endroit convenu, et que je perde mon nom, si je ne tiens pas exactement mes promesses.

—Voilà qui est bien parler, fit Cotton en riant.

—Ah !... reprit Rowson, en revenant sur ses pas, j'allais presque aussi oublier de vous annoncer quelque chose. Les paroles de Cotton au sujet des régulateurs me rappellent le fait.

—De quoi s'agit-il ? demanda Johnson avec anxiété.

—Oh ! de rien, presque ; on m'a assuré que le shérif est porteur d'un mandat d'arrêt contre l'ami Cotton.

—Diable !—exclama celui-ci.—et pour quelle cause ?

—Je ne sais pas si c'est par un fait isolé, mais je crois qu'il y en a plusieurs réunis ensemble. On m'a parlé d'un bil-

let de banque de cinquante dollars, d'une rupture de promesse de mariage dans le comté de Randolph, enfin du cadavre d'un homme retrouvé après avoir disparu pendant plus de trois mois.

—Tonnerre du ciel ! huria Cotton, comment diable aviez-vous oublié tout cela ? Et vous alliez me laisser retourner tranquillement à la colonie ! Allons, je vois qu'il est temps pour moi de disparaître de l'Arkansas. Dans quelques jours, notre affaire sera terminée et avec ma part de butin je pourrai gagner le Mississippi et me rendre sans encombre au Texas.

—Et pourquoi n'iriez-vous pas à travers les prairies ? la distance est bien plus courte.

—Vous avez raison, mais j'ai d'excellents motifs pour ne pas me trouver en contact avec les Indiens.

—Ah ! je comprends, reprit Weston, on dit que vous portez sur le bras la marque d'un fer...

—Assez causé de ces enfantillages, dit vivement Johnson. Nous avons à parler d'autre chose. Non seulement on est à la poursuite de Cotton, mais on est aussi à la nôtre. Les régulateurs ont, d'une manière ou d'une autre, eu vent de nos opérations et ils nous surveillent tous séparément.

—Oh ! pour moi, je ne crains rien, répliqua Rowson. Nul ne saurait deviner un loup sous l'habit d'un prédicateur méthodiste.

—Nul, dites-vous ? fit Cotton d'un ton railleur ; nul, dites-vous ? Pourquoi donc Heathcott vous a-t-il appelé tout dernièrement un menteur et un filou ?

Rowson tressaillit à ces paroles ; son visage se couvrit d'une pâleur subite, et machinalement il porta la main à son couteau.

—Cotton, dit-il sourdement, après un violent effort pour se soutenir, vous avez touché la corde sensible. Cet homme est dangereux pour nous. Non-seulement, il soupçonne qui je suis ; mais encore, il a laissé échapper quelques paroles insidieuses au sujet d'Atkins.

—Eh quoi ! Atkins est soupçonné ! lui qui ne s'est jamais mêlé à nos expéditions, lui qui vit tranquillement sur sa ferme.

—Oui, lui-même est soupçonné, Dieu seul peut savoir pourquoi Heathcott a jeté les yeux sur lui, mais le fait est vrai. J'avais donc de bonnes raisons pour me laisser appeler menteur et filou. Si, moi qui prêche l'Évangile, je m'étais emporté, et si je lui avais immédiatement rendu des épithètes injurieuses...

—Bah ! il vous eût assommé, répliqua Cotton.

—C'est été un grand coup porté à ma réputation de piété, continua Rowson en achevant sa phrase d'un ton doctoral.

—Au fait, dit Johnson, l'ami Rowson à raison, un prédicateur doit se conduire suivant sa profession.

—Tout en volant des chevaux avec nous, insinua Cotton avec une gravité imperturbable.

—Soyez donc sérieux si cela est possible ! Vous me faites mal, exclama Rowson d'un ton colère. Nous sommes réunis pour causer d'affaires sérieuses, et non d'enfantillages. Je sais pertinemment que les régulateurs se réuniront par ici aujourd'hui ou demain.

—Par ici, dites-vous ? et en quel endroit ? s'écriaient les trois personnages à la fois.

—Chez les Roberts ou quelque autre part. Je n'en sais pas d'avantage. Ce que je sais positivement, c'est qu'ils se réuniront et que leur intention est de remettre en vigueur la loi de Lynch.

—Ils n'osent pas, assura Cotton. Le gouvernement a défendu qu'on se fit justice à soi-même.

—Qu'est-ce que cela peut faire dans notre Arkansas ? reprit Rowson en souriant. Si vingt ou vingt-cinq hommes se réunissent entre eux pour mettre en vigueur la loi de Lynch, croyez-vous que le gouverneur de l'État les fera poursuivre ? Certainement non, et en supposant que cela arrivât, le jury les acquitterait aux applaudissements du public. Ils peuvent donc faire ce que bon leur semblera. Ce qu'ils veulent c'est se débarrasser de nous, de manière que leurs chevaux ne courent plus aucun danger ; et à envisager cette affaire à leur